

Sim'ha beth hashoéva : joie et orgueil

רמב"ם הלכות שופר וסוכה ולולב פרק ח

הלכה יב

אף על פי שכל המועדות מצוה לשמוח בהן, בחג הסוכות היתה שם במקדש שמחה יתירה שנאמר +ויקרא כ"ג+ ושמחתם לפני ה' אלהיכם שבעת ימים, וכיצד היו עושין ערב יום טוב הראשון היו מתקנין במקדש מקום לנשים מלמעלה ולאנשים מלמטה כדי שלא יתערבו אלו עם אלו, ומתחילין לשמוח ממוצאי יום טוב הראשון, וכן בכל יום ויום מימי חולו של מועד מתחילין מאחר שיקריבו תמיד של בין הערבים לשמוח שאר היום עם כל הלילה

הלכה יג

והיאך היתה שמחה זו, החליל מכה ומנגנין בכנור ובנבלים ובמצלתים וכל אחד ואחד בכלי שיר שהוא יודע לנגן בו, ומי שיודע בפה בפה, ורוקדין ומספקין ומטפחין ומפוזזין ומכרכרין כל אחד ואחד כמו שיודע ואומרים דברי שיר ותושבחות, ושמחה זו אינה דוחה לא את השבת ולא את יום טוב

הלכה יד

מצוה להרבות בשמחה זו, ולא היו עושין אותה עמי הארץ וכל מי שירצה, אלא גדולי חכמי ישראל וראשי הישיבות והסנהדרין והחסידים והזקנים ואנשי מעשה הם שהיו מרקדין ומספקין ומנגנין ומשמחין במקדש בימי חג הסוכות, אבל כל העם האנשים והנשים כולן באין לראות ולשמוע

הלכה טו

השמחה שישמח אדם בעשיית המצוה ובאהבת האל שצוה בהן, עבודה גדולה היא, וכל המונע עצמו משמחה זו ראוי להפרע ממנו שנאמר +דברים כ"ה+ תחת אשר לא עבדת את ה' אלהיך בשמחה ובטוב לבב, וכל המגיס דעתו וחולק כבוד לעצמו ומתכבד בעיניו במקומות אלו חוטא ושוטה, ועל זה הזהיר שלמה ואמר אל תתהדר לפני מלך. וכל המשפיל עצמו ומקל גופו במקומות אלו הוא הגדול המכובד העובד מאהבה, וכן דוד מלך ישראל אמר +שמואל ב' ו'+ ונקלותי עוד מזאת והייתי שפל בעיני, ואין הגדולה והכבוד אלא לשמוח לפני ה' שנאמר +שמואל ב' ו'+ והמלך דוד מפוזז ומכרכר לפני ה'. בריך רחמנא דסייען

12. Bien qu'il soit une mitsva de se réjouir pendant toutes les fêtes, il y avait une célébration supplémentaire dans le Temple durant la fête de Souccot, ainsi qu'il est dit : « Vous vous réjouirez sept jours devant l'Eternel votre Dieu ». Comment faisaient-ils ? La veille de la première nuit de fête, ils préparaient dans le Temple un endroit pour les femmes en haut et [un

endroit] pour les hommes en bas, de sorte qu'ils ne se mélangent pas les uns avec les autres. On commence à se réjouir la nuit après le premier jour de fête. Et de même, chaque jour de 'Hol Hamoed, après avoir offert le sacrifice de l'après-midi, on commence à se réjouir le reste de la journée et toute la nuit.

13. Comment se passait ces réjouissances ? On sonnait de la flûte, on chantait avec une harpe, une luth et des cymbales, et chacun avec l'instrument qu'il connaît. Celui qui savait chanter chantait. On dansait, on tapait des mains, on sautait et on sifflait, chacun à la manière qu'il connaissait, et on récitait des chants et des louanges. Cette joie ne prévaut ni sur le Chabbat, ni sur les jours de fête.

14. Il est une mitsva d'accroître cette joie. Ce n'était pas les ignorants ou quiconque le désirait qui participaient à ces danses, mais les grands sages d'Israël, les directeurs d'école rabbinique, les membres de la Cour Suprême, les pieux, les anciens, et les hommes de stature ; ils dansaient, tapaient des mains, chantaient et se réjouissaient dans le Temple pendant la fête de Souccot. Cependant, tout le monde, les hommes et les femmes venaient voir et entendre.

15. La joie par laquelle l'homme doit se réjouir dans l'accomplissement d'un commandement, l'amour du D.ieu Qui les a ordonné, est un grand service. Quiconque se prive de cette joie est digne d'être puni, ainsi qu'il est dit : « Parce que tu n'as pas servi l'Eternel ton D.ieu avec joie et un cœur réjoui ». Et quiconque se sent fier, se donne de l'honneur, et agit hautainement dans ces occasions [de sorte qu'il refuse d'exprimer cette joie], est un pécheur et un idiot. A ce sujet, le Roi Salomon a mis en garde, et dit : « Ne cherches pas la gloire devant le Roi ». Et quiconque s'abaisse et se conduit humblement dans ces occasions, est [véritablement] un grand [homme], digne d'honneur et qui sert [D.ieu] par amour. Et de même, David, le Roi d'Israël, dit : « Je me considérais même plus inférieur à cela et j'étais humble à mes yeux ». Et il n'y a pas d'autre grandeur et d'honneur que de se réjouir devant D.ieu, ainsi qu'il est dit : « Le roi David dansait, sautait, et sifflait devant D.ieu ».

(Traduction prise sur le web)

Nous aimerions interroger cette dernière règle. Ordonnons nos questions.

- 1) Comment faut-il comprendre la mise en apposition de la dernière loi et de celles qui précèdent ? En effet, Maïmonide présentait dans les premières lois une joie particulière, celle liée à Soucot. La joie dont il parlait précédemment était-elle la même que celle dont il parle dans la règle 15, à savoir une joie relative à la pratique

des commandements ? A moins que ces deux joies soient totalement différentes, et la raison pour laquelle on ne laissait de la place qu'aux Sages dans la fête de Soucot c'est uniquement pour des éviter les débordements, voire pour conjuguer deux thèmes qui n'ont pas de lien entre eux : la joie liée à Soucot et celle de l'étude ?

- 2) « L'homme soit se réjouir » est énoncée comme un « service » : quelle est la nature de ce service ? Est-il purement extérieur ? Intérieur ? La notion de service –*avoda*– implique celle d'un travail d'une transformation : que faut-il travailler ? Pour aboutir à quoi ?
- 3) Pourquoi, dès lors que cette joie manque, faudrait-il punir la personne ? N'est-il pas suffisant d'accomplir les commandements ?
- 4) Pêcheur et idiot...que recouvrent ces termes ? Pourquoi ce double qualificatif ? Y aurait-il une obligation de montrer/ressentir une telle joie ?
- 5) Maïmonide met la question de la joie dans la pratique des commandements et de la joie pour Celui qui les a ordonnées en parallèle avec un tout autre aspect : l'orgueil. Ne mélange-t-on pas ainsi des sujets qui n'ont pas de rapport ?

C'est cette dernière question qui me semble primordiale.

Une première possibilité simple de lecture consiste à dire « l'orgueil est un frein pour exprimer la joie ». Un peu de psychologie nous montre qu'il en existe bien d'autres, la timidité par exemple. Faudrait-il repérer dans l'orgueil 'le' frein puissant à la joie ? Il faudrait le justifier, et l'on peut se contenter de dire que Maïmonide ne *pose* pas l'orgueil comme raison exclusive mais donne une raison qui couramment empêche les Sages de s'adonner à une telle joie. Mais ce n'est pas si simple. En effet, il précise que seul un homme humble 'dans ces endroits' est un être qui sert Dieu par amour : il faut donc expliquer positivement le rôle de l'humilité. Une lecture possible consisterait à dire que Maïmonide prend à rebrousse-poil l'orgueilleux, son insistance viserait à faire un renversement rhétorique de l'idée courante qui consiste à poser le sage comme peu enclin à exprimer de la joie. On se demande bien pourquoi Maïmonide userait d'un argument rhétorique ? Ne suffirait-il pas d'invoquer le spectre de l'orgueil ? Pourquoi faut-il encore convoquer « l'humilité » ? Il semble bien au contraire que l'humilité soit requise pour que la joie s'exprime.

Soit cette règle vise à faire baisser la garde du sage, pour l'encourager à exprimer sa joie. Mais vu le sérieux avec lequel l'auteur attaque le problème, on a du mal à penser qu'il ne s'agirait que d'une petite tape encourageante sur l'épaule du Sages. Rambam vise

nettement ici une collusion entre ‘sagesse’ et ‘esprit de sérieux’, non pas une incapacité psychologique à exprimer sa joie, mais bien un refus de la part du sage à *être* joyeux.

La joie dont il s’agit ici c’est celle de l’accomplissement des commandements et par voie seconde à Celui qui les ordonne. L’astreinte aux commandements est pénible. Non seulement elle prend du temps, de l’énergie, de la volonté, de la réflexion...mais en plus il faut que cette astreinte parvienne jusqu’à l’amour de Celui qui les ordonne. Mais Maïmonide n’a-t-il en tête que cette pénibilité ? Serait-elle si cruciale qu’elle mobilise une punition et des insultes à celui qui n’est pas capable de la surmonter ? Faudrait-il qualifier de fou un tel homme ? Certainement pas, sans doute est-il fainéant, mais pas fou...bien au contraire !

Maïmonide vise donc une collusion plus fondamentale entre absence de joie dans la pratique des commandements et humilité, si fondamentale que l’humilité semble être une condition nécessaire à la joie de la pratique des commandements, et même une condition suffisante.

Maïmonide circonscrit pourtant cette condition ‘aux endroits’ en question : c’est-à-dire là où l’on se trouve ‘devant Hachem’.

Etre humble c’est se savoir un être amoindrit. Peut-on parler encore d’un ‘être’ ? Nous y reviendront. Et c’est à vivre de ce manque à être que l’amour jaillit. L’orgueil dans cette matière n’est pas une qualité secondaire qui empêcherait *l’expression* de la joie, mais qui empêche la joie elle-même.

Partant de ce manque à être, l’amour n’est pas convoqué par pure métonymie, et c’est une théorie de l’amour qui se dit en creux de ce texte. On comprend que David est en droit de dire que plus il est humble, plus son manque à être est patent, et plus la joie de l’accomplissement des commandements est fondamentale dans son existence. La joie est un sentiment total, qui embrase la totalité de la personne, plus l’humilité est grande et plus ce sentiment est puissant.

Tout le passage joue sur l’opposition entre léger et lourd : le ‘respect’ signifie lui-même littéralement ‘lourd’. La danse propose alors la légèreté. Encore faut-il qu’elle ne se mue pas en balourdise d’ignorant, incapable de signifier qu’on peut s’élever du sol. Le balourd au contraire montre à quel point le sol lui est obstacle. Le danseur montre que son milieu est l’air. Comme les Psaumes ‘cantique des degrés’ qui sont chantés sur les marches du Temple au cours de ces fêtes, comme toute la thématique de Simh’at Beth Hachoeva, qui désigne un mouvement *ascendant*.

La folie c'est le manque de raison, l'orgueilleux est fou, car il ne voit pas que sa raison est incomplète par rapport au Propriétaire des cieux et de la terre. Il est bête car l'erreur est aisément désignée, mais en plus elle touche la question de la raison. Pour autant, la question de la raison n'est pas centrale. C'est le rapport aux commandements qui est inscrit en tête de chapitre.

Maïmonide avait longuement insisté sur la question de l'humilité dans ses lois sur l'Éthique. En quoi cette valeur prendrait-elle une connotation différente dans le cadre du Temple, c'est-à-dire devant Dieu ? C'est que si l'homme peut s'enorgueillir de sa sagesse devant les autres hommes, elle n'est rien devant la sagesse de Dieu : les hommes apparaissent comme des clowns qui amusent la galerie en présence de Dieu. Faire montre d'orgueil au Temple n'est pas seulement un manque de prédisposition à l'accueil de la sagesse, c'est une position dans la hiérarchie des êtres qui est intenable. Pour les stoïciens, le sage est celui qui conforme sa raison à la sagesse universelle, dans la Torah, une telle possibilité n'existe pas : un abîme infranchissable sépare l'homme de la sagesse universelle et en acte. C'est ce geste qui est présenté au public qui vient fêter la joie de Beth Hachoeva. On comprend que précisément à ce moment où le thème consiste à *puiser* l'eau, dans un mouvement ascendant, que de se ridiculiser devient une forme de prière et de demande. L'ignare qui se trémousserait ne montrerait que sa balourdise et sa grossièreté : loin de montrer un désir qui le pousse à s'élever il montre un désir qui le plaque au sol, au ras de l'herbe.

Plus, le rapport aux commandements parle aussi de Celui qui les dicte : Serait-il un tortionnaire ? C'est pourtant ce qu'imaginent de nombreux juifs, attendant la récompense méritée d'une succession d'actes pénibles et insensés. En posant l'amour comme rapport au Législateur, c'est le sujet de la loi qui révèle ce qu'il pense de son commanditaire.

Revenons maintenant à notre première question : en posant ce problème dans le cadre de la législation de Soucot, on comprend que ce qui a frappé Maïmonide c'est la légèreté qui s'exprime au Temple. Elle semble s'opposer à l'esprit de sérieux et de rigueur qui est de mise au Temple. Les troubles fêtes sont les Sages qui sont capables de montrer - ne serait-ce qu'un jour- à quel point la pompe du service divin peut-être risible. C'est sans doute ce moment 'improbable' qui va donner du souffle au service divin du restant de l'année : se jouant du lieu, il ouvre une brèche dans le service pontifical, lui rappelant que son sérieux nécessaire ne doit pas cacher la petitesse de la condition humaine. Deux types de joies se distinguent clairement : une à laquelle chacun est requis, et celle à laquelle ne sont appelés que les Sages, c'est d'elle dont il s'agit à Soucot. Mais entre ces deux joies il y a

continuité, puisque la règle 14 précise que « hommes et femmes venaient voir et écouter ». La structuration de ces quelques règles commence à se montrer : d'une part on parle de la joie de Soucot, puis de la joie liée à la pratique des commandements, à ces deux joies chacun est requis même si seuls certains peuvent y prétendre en acte. Mais une même ombre plane sur ces joies : l'orgueil. Seule l'humilité est susceptible de catalyser cette joie, de lui donner son ampleur. Car admettre qu'il existe une joie dans la pratique des commandements, y participer, n'est possible qu'à connaître la place de l'humain dans la création. L'homme a *besoin* de commandements pour rectifier et orienter son action, et l'on peut nier ce besoin, comme en témoigne toute la société qui entoure. De même pour la joie de Soucot spécifiquement liée à la sagesse à laquelle aucun être humain ne peut prétendre totalement.

Il est curieux de remarquer que c'est précisément à l'époque où l'homme a perdu toute centralité dans le monde, qu'il se retourne vers son nombril ; contrairement à la blague qui voudrait que Galilée, Marx et Freud aient eut pour fonction de remettre l'homme à sa véritable mesure, celle d'une éphémère créature, chacun de ces coups de butoir s'est traduit par une *rébellion* violente où l'homme s'attachait désespérément à son centre comme un fœtus à son placenta. Effectivement l'homme n'est pas au centre de la création, mais il ne suffit pas de le lui dire, de le lui prouver. Il faut que cette perte de centralité garde un Centre de gravité de part ailleurs. Il ne s'agit pas d'un besoin psychologique ou vital, mais d'une question lié à la structure du vivant parlant.

Un troisième élément est ici convoqué : la question de l'amour. On comprend aisément sa connexion avec les autres thèmes. L'amour consiste justement dans ce mouvement qui fuit son propre nombril. Attentif au désir de l'autre, à ses attentes, ses prérogatives. Il ne s'agit pas d'un donné mais d'un travail. Ce travail dans un premier temps consiste à l'attention aux commandements ou un attachement à la lettre des textes de sagesse; mais il ressort clairement qu'il existe un second travail : celui de la joie. Car on peut prendre sur soi les exigences de l'amour, mais le faire sans attendre en retour n'est pas réservé au commun des mortels qui vise lui-même à travers tous ses actes. C'est sans doute un signe de bonne santé mentale que de savoir repérer comment chacun de nos actes est dirigé '*au fond*' vers soi-même, le travail commence quand on essaye de se détacher de ce fond. Le travail ici envisagé est donc un travail de représentation : celui qui consiste à penser non pas l'insignifiance de l'humanité en général, mais *mon* insignifiance. On conçoit tout le paradoxe d'un tel énoncé : n'est insignifiant que celui qui est...C'est sans doute là que git toute la question de la *avoda* : une telle instabilité n'est possible qu'à être constamment

compensée, qu'à être constamment relancée. Hillel affirmait cela durant la fête sous une forme nécessairement contradictoire « si je suis là, tout est là, si je ne suis pas là, personne n'est là ». (T.B. Soucca 53a)

Reste une question que je n'ai pas réussi à traiter, celle de la punition.

Il est intéressant de noter que Maïmonide place cette joie au centre de l'attention de Soucot, en faisant un commandement positif. Il n'en va pas de même d'autres commentateurs comme Rachi qui commente le Talmud (Souca 50 a), pour qui cette joie est liée au culte relatif au puisement de l'eau qui avait lieu durant la fête. Celle-ci est qualifiée de 'joie supplémentaire', car elle traduit 'une affection pour les commandements' (50 b). On est en droit de se demander –selon Maïmonide- pourquoi cette joie a-t-elle lieu à la fête des cabanes ? Sans doute qu'elle fait écho à la fragilité évoquée par l'habitation dans un cabane dont le toit n'est constitué que de 'restes de granges et de pressoir', image à l'habitation de l'homme dans ce monde devant l'étrange stabilité de Dieu.

Franck Benhamou 5779